

pendant le même espace de temps, tous les édifices publics étaient illuminés, ainsi que les habitations des fonctionnaires.

MELANGES RELIGIEUX

MONTREAL, 27 JUN 1848.

LA FÊTE-DIEU.

Dimanche était le jour où devait avoir lieu la procession de la Fête-Dieu. Le mauvais temps qui a duré jusque vers midi a empêché celle de la cathédrale de se faire. Mais à la paroisse, le St. Sacrement est sorti après vêpres; il était trois heures trois quarts. La procession a parcouru la rue St. Joseph, la rue des Commissaires, puis la rue McGill et s'est rendue à l'église St. Patrice, après toutefois s'être arrêtée à l'église des Sœurs Grises. La procession est revenue par les rues Lagache, Bleury, Craig et St. Joseph. L'ordre de la procession était admirable, c'était un spectacle vraiment imposant. On voyait d'abord la société de St. Patrice avec ses bannières et ses pavillons, puis les membres des différentes confréries, les demoiselles des différents pensionats de religieuses, ensuite les religieuses non clitrées, les élèves des écoles chrétiennes avec leurs nombreux petits étendards; après eux marchaient les élèves du collège avec leur bannière et leur nombreux chœur de musique qui fait le plus grand honneur et au professeur et aux élèves. Venaient ensuite tout le clergé, puis le St. Sacrement, que suivait le Juge Bedard avec le corps des avocats, le corps des pompiers, et la foule. Le temps était des plus propices, et la route sur le passage de la procession était tout bordée d'arbres verts et pavoisée avec le plus grand goût. Nous avons surtout remarqué les décorations de la maison de M. Jules Quesnel: c'était tout-à-fait charmant. Outre cela, au milieu du feuillage et des fleurs, on apercevait toutes les petites orphelines auxquelles cette pieuse dame fournit les habits; c'était un spectacle attendrissant. Nous devons ajouter que les citoyens en général avaient fait les plus grands efforts pour orner leurs maisons et décorer les rues, et que dans tout le cours de la procession, le recueillement le plus grand et l'ordre le plus parfait ont régné partout. Nous avons remarqué avec joie et fierté que les catholiques continuent toujours à montrer qu'ils n'ont pas honte de leur religion, de leur culte. Qu'il était beau de voir le petit enfant, la jeune fille, le jeune homme, le citoyen opulent, tous prosternés le long de la route et adorant Jésus-Christ sur son passage! On voyait toutes les bouches réciter la prière et implorer le secours d'en haut. On voyait tous ces bons citoyens prier le Dieu Fort de bénir leurs demeures, de bénir leurs épouses, de bénir leurs enfants et de les bénir eux-mêmes. Ce n'était partout qu'un même sentiment, qu'une même pensée, qu'une même prière. Chacun dans son propre langage redisait avec le poète:

O Christ! mon seul soutien, O Christ! ma seule idole,
Fais tomber jusqu'à moi cette auguste parole
Que le Sinaï répéta:
O Christ! sauve mon âme incertaine, égarée;
O Christ! jette un rayon sur cette âme épuisée
Par le soupir du golgotha!

MES LOISIRS.

Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable.
PENSÉES DE PASCAL, Part. II, Art. V.

Nous disions, il y a huit jours, que nous reviendrions sur Mes Loisirs de M. L. T. Groulx; nous le faisons aujourd'hui. D'abord, nous sommes forcés et peiné de dire que le premier jugement, que nous avons porté sur ces Loisirs, est parfaitement vrai et raisonnable. L'ouvrage de M. Groulx est un mauvais ouvrage; c'est un livre immoral et de la pire immoralité. C'est une production telle que nous n'en avons encore vu de semblable dans ce pays. Nous serions même étonné que dans les pays les plus corrompus on pût trouver quelque chose de pire. Nous ne comprenons vraiment pas comment M. Groulx ait pu se décider à livrer au public une pareille production, et surtout mettre son nom au bas. Il nous semble qu'il aurait dû se dire que l'immoralité ne s'affiche pas ainsi et que c'est peu craindre l'opinion publique que de reconnaître la paternité de pareils écrits. Il aurait dû se souvenir qu'il est déjà bien mal de penser et d'écrire des choses immorales, mais que c'est un mal encore plus grand de faire participer à ces immoralités tout ce qu'un pays a de plus instruit, de plus religieux et de plus moral. M. Groulx aurait dû encore se souvenir qu'il faisait une grave injure à ceux à qui il adressait ses Loisirs; bien plus, il aurait dû au moins ne pas dédier pareilles productions à un ministre des autels, à un saint prêtre qui ne saurait les voir qu'avec horreur et dédain. Il n'aurait pas dû tenter de tromper les lecteurs, en disant en terminant son épître dédicatoire:

Croissez, chers prémices,
Sous les sacrés auspices;
D'un prêtre vertueux. Si vous suivez ses pas,
Craignez peu les dangers, vous ne périrez pas.

L'auteur donnait par là à entendre qu'il marcherait sur les traces du vertueux prêtre; mais hélas! combien il en est loin. Il y a entre ses traces et celles de ce prêtre toute la distance qu'il y a entre le mal et le bien. Il nous peine vraiment d'être obligé de censurer aussi sévèrement l'œuvre d'un compatriote, mais nous avons un devoir à remplir, et nous ne pouvons transiger avec lui. Nous devons donc inviter M. Groulx à terminer la ses Loisirs et à employer autrement ses instants et son travail, et cela pour deux raisons: d'abord, parce que cette première livraison de ses Loisirs est immorale et mauvaise; ensuite parce qu'il ne saurait trouver parmi nous assez d'hommes qui se respectent si peu que de souscrire à cet ouvrage. Ce dernier avancé peut se prouver assez facilement par le dégoût général qu'a causé cette production.

Nous eussions voulu prouver par les extraits tout ce que nous avançons; mais en vérité nous ne pouvons nous y résoudre, nous ne saurions publier ici des choses aussi immorales. Nos lecteurs doivent donc en pareille matière nous croire sur parole. Seulement nous dirons à l'auteur de Mes Loisirs, qu'au lieu de tracer les lignes qu'il adresse à "Marie-Louise," en lui disant: "ne te marie pas;" il aurait dû dire au jeune homme avec Sylvio Pellico: "Si l'inclination de ton cœur et les convenances te déterminent pour le mariage, marche à l'autel avec de saintes pensées, avec la ferme résolution de rendre heureuse celle qui te

confie le soin de ses jours, celle qui abandonne le nom de ses pères pour prendre le tien; celle qui te préfère à tout ce qu'elle est de cher jusqu'à nous, et qui, par toi, espère donner la vie à d'autres créatures intelligentes appelées à posséder Dieu!" Au lieu de dire: "ne te marie pas," il aurait dû dire que le mariage est un état saint que Dieu a élevé à la dignité de sacrement; et au lieu de raconter longuement toutes les infortunes, tous les maux, tous les vices des mauvais mariages, il aurait dû chercher la raison véritable de tous ces maux, et dire au jeune homme avec Sylvio Pellico: "Pourquoi cela? C'est d'abord parce que ceux qui se marient se sont trop peu connus avant leur union. Sois donc circonspect dans ton choix, assure-toi des bonnes qualités de celle que tu aimes, ou tu es perdu. Cette désaffection provient secondement de la lâcheté que l'on met à céder aux tentations de l'inconstance, de ce qu'on n'a pas l'attention de se dire chaque jour à soi-même: la résolution que j'ai prise était celle que je devais prendre, je veux être inébranlable à la main-tenir.... Un mariage ne peut être heureux qu'à la condition que chacun des deux époux se prescrira pour premier devoir cette invariable résolution: je veux aimer et honorer toujours le cœur auquel j'ai donné pouvoir sur le mien."

Quant à nous, nous terminons ici nos remarques sur l'ouvrage en question. Nous eussions préféré n'être pas à la peine de relever de pareils écrits; mais puisque nous y avons été contraint, nous espérons que ce que nous aurons dit contribuera à empêcher la circulation de cette production et à prévenir le mal qu'il pouvait causer. Nous n'ajoutons qu'un mot, et c'est un mot que nous adressons avec l'auteur des Prières à quiconque serait tenté à parler dans le sens de l'ouvrage que nous censurons:

D'hommes obscurs ou célèbres, d'auteurs morts ou vivants, de l'impudence de quelques femmes même qui se sont rendues indignes de la modestie de leur sexe, de mille côtés enfin s'éleva souvent autour de toi ce génie du vulgaire, qui dit: "Méprise la femme!"

Rejette cette infâme tentation, ou toi-même, fils de la femme, tu seras méprisable! Détourne tes pas de ceux qui, dans la femme, n'honorent par leur mère! Foule aux pieds les livres qui la dégradent en prêchant la licence! Reste digne, par ta noble estime pour la dignité de la femme, de protéger celle qui te donna le jour, de protéger tes sœurs, de protéger un jour peut-être celle qui acquerra le titre sacré de mère de tes enfants!"

FÊTE NATIONALE.

Samedi, la fête nationale, la St. Jean-Baptiste, a été célébrée à Montréal, avec toute la pompe et l'éclat accoutumés. Une pluie battante, qui avait commencé à tomber le vendredi à midi, avait fait craindre que la procession ne pût pas avoir lieu. Mais durant la soirée, le temps devint beau, et la nuit fraîche, jointe à un vent violent, contribua puissamment à rendre les chemins praticables et même à les assécher presque complètement. Cependant le temps n'était pas encore assuré, et le ciel était encore couvert de gros nuages noirs et menaçants, ce qui n'empêcha pourtant pas chacun d'être à son poste dès huit heures. La procession se mit en marche à huit heures et demie dans l'ordre du programme publié dans notre dernière feuille, et passant par la rue St. Denis, prit la rue Bon-Secours, puis la rue St. Paul, jusqu'à la rue St. François Xavier, qu'elle remonta jusqu'à la grande rue St. Jacques, où la procession prit à gauche et débouchant sur la place d'Armes, entra à l'église de Notre-Dame, en passant devant les banques, et le bureau du Pilot. Durant cette première partie de la marche, les différents corps de musique qui se trouvaient dans la procession, exécutèrent des airs nombreux, parmi lesquels on ne manqua pas de remarquer l'air national: "A la claire fontaine."

A l'église les officiers de la société St. Jean-Baptiste se placèrent au bas des degrés du chœur sur des sièges réservés, et derrière eux se trouvaient le membre de la société de tempérance, le l'Institut, des pompiers, de la société mercantile, etc. S. G. Mgr. de Montréal ne put pas officier, en sorte que la messe fut chantée par un des chanoines de la cathédrale. Durant cette messe solennelle et si touchante, un chœur nombreux exécutait des morceaux de musique fort compliqués, parmi lesquels nous avons surtout remarqué le Credo. On dit que toute la musique de cette messe a été composée pour l'occasion par un jeune monsieur canadien. Nous ne pouvons que le féliciter de s'adonner à des occupations aussi religieuses, et en même temps lui promettre pour plus tard de beaux succès; car, au dire de connaisseurs, la musique de cette messe eut quelque chose qui peut lui faire beaucoup d'honneur.

Au prône, M. le curé fit la lecture d'une lettre circulaire de S. G. Mgr. de Montréal, dans laquelle le pieux prélat fait bien voir qu'il n'est indifférent à aucun des besoins réels de ses enfants ni à aucun des malheurs que la divine providence leur envoie. Voici cette lettre circulaire que nous recommandons à l'attention spéciale de nos lecteurs:

CIRCULAIRE

AU

CLERGÉ DU DIOCÈSE DE MONTRÉAL.

EVÊCHÉ DE MONTRÉAL, LE 24 JUN 1848.

MONSIEUR,

J'apprends avec une profonde douleur que les sauto-relles font de terribles ravages dans plusieurs paroisses de ce diocèse; et il est bien à craindre qu'elles ne se répandent par torrents dans les autres, pour dévorer la belle moisson, qui, aujourd'hui, est le seul espoir du pays dans l'affreuse misère qui l'accable. Elles sont en si grand nombre et tellement voraces que leur passage dans les champs est comme celui d'un incendie qui met tout à néant.

Descendant des côtesaux sablonneux où elles ont commencé par manger les seigles d'automne, elles se jettent avec une espèce de furor, non seulement sur les grains naissants, mais encore sur l'herbe, les patates, les oignons, et sur toutes espèces de végétaux. On les voit par huit et dix s'attaquer à un même épi qui bientôt succombe sous leur poids, et disparaît sous leurs dents. Les prairies qu'elles traversent comme des armées rangées en bataille sont tellement brûlées ou infectées que les animaux n'y peuvent plus paître; et lors qu'après avoir ruiné un champ, elles gagnent la terre voisine, qui va leur servir de pâture, les clôtures en sont tellement couvertes que l'on ne distingue ni pieux ni perches, et l'œil n'aperçoit au loin que des monceaux de ces insectes que le souffle de la colère de Dieu a posés évidemment de proche en proche pour avertir son peuple du malheur qui le menace.

Je m'empresse de vous donner ces renseignements,

et de vous indiquer quelques moyens à prendre pour arrêter un si épouvantable fléau.

1°. Veuillez bien donner avis à vos paroissiens du malheur déjà arrivé à leurs frères et qui les menace eux-mêmes, si Dieu n'a point pitié de nous. Vous pouvez pour cela leur lire la présente.

2°. Annoncez-leur que le clergé va faire pour sa part tout ce qu'il pourra pour arrêter ce fléau destructeur, pendant qu'il ne fait que commencer à faire sentir ses affreux ravages.

3°. En conséquence, recourons à la pénitence, aux larmes et aux gémissements dans l'intérieur de nos âmes, dans la crainte que ce ne soit en grande partie, à cause de nos négligences dans l'accomplissement de nos devoirs de Pasteurs que Dieu est obligé de visiter ainsi son peuple dans sa colère.

4°. Il y aura tous les samedis à l'autel de l'Archiconfrérie, dans l'église Cathédrale, et à la chapelle de Bon-Secours, une messe célébrée pour toucher le Très Saint et Immaculé Cœur de Marie, et implorer son puissant secours en faveur de ses enfants que la sévère justice de Dieu poursuit.

5°. Je vous autorise à faire, quand vous le jugerez à propos, les prières du Rituel, pour détourner ce fléau menaçant. Il faudra que la Paroisse fasse chanter au moins une grand'messe; et que tous promettent de ne plus souffrir dans leurs maisons de fréquentations de jeunes gens seul à seul et inutiles.

6°. Je vous conseille d'exiger aussi de vos paroissiens qu'ils se mettent de la Tempérance totale, et afin qu'ils fassent ce sacrifice avec plus de joie et de mérite, vous voudrez bien leur donner un petit cours d'instructions sur les maux de l'ivrognerie, et les avantages de la tempérance. Une fois pénétrés de la vérité que la boisson est le grand ennemi des corps et des âmes, des familles et des paroisses, des provinces et des royaumes, il ne sera pas difficile de les gagner à une société destinée à régénérer ce pays et à en faire le bonheur. Le Manuel de la Tempérance fournit d'excellents matériaux; et si on le fait circuler dans un temps si malheureux, il remplira sa haute mission.

Les Melanges vous diront désormais le mouvement de cette bienveillante société. Je me borne pour aujourd'hui à vous annoncer avec plaisir que plusieurs propriétaires et capitaines de steamboats ont promis de ne point souffrir de barres à leur bord.

Je suis bien cordialement,

Monsieur,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

M. O'Reilly, Evêque de Montréal.

Après la lecture de cette lettre circulaire, M. O'Reilly, le ci-devant missionnaire de Sherbrooke, est monté en chaire, et s'est adressé à l'assemblée avec cette éloquence et cette foi religieuses qui le distinguent si bien. Le zèle missionnaire venait, disait-il, probablement pour la dernière fois s'adresser aux citoyens de Montréal le jour de la St. Jean-Baptiste; car, ajoutait-il, il est sur le point de s'enrôler sous la bannière des enfants d'Ignace, de ces zélés missionnaires que l'on persécute tant à l'heure qu'il est, mais dont les persécutions ne le font nullement trembler. Dans ces circonstances que pouvait-il mieux faire que de venir prêcher encore une fois et cette dernière fois sur "l'union et la charité chrétiennes." M. O'Reilly a développé son sujet assez rapidement, néanmoins il l'a fait avec cette conviction et cette sincérité qui ne manquent jamais de persuader et de convaincre; aussi a-t-il bien réussi. "Dans un moment aussi solennel, ajoutait-il, pourrais-je ne pas vous parler de la colonisation des Townships. Oh! non, cela m'est impossible. Je viens encore vous en dire un dernier mot. Le gouvernement, dans sa libéralité, vient de nous accorder ce que nous demandions à ce sujet; il se rend à nos vœux; mon but est rempli. Sur le point de devenir un enfant de Loyola, j'ai encore une chose à faire, c'est un devoir que j'ai à remplir; le voici. Je dois vous remettre, remettre entre vos mains, remettre dans vos cœurs, l'Association des établissements canadiens des townships. Je vous la remets donc; continuez, persévérez, vous réussirez. Et vous, Mesdames, c'est à vous surtout que je m'adresse; c'est à vous spécialement que je confie le soin de cette belle œuvre. C'est vous qui la seconderez, c'est vous qui la protégerez, c'est vous qui la ferez parvenir à bonne fin. Lorsque vos époux, vos enfants, vos frères, vos amis, vos proches, sentiront se ralentir en eux ce zèle et cette énergie qui peuvent seuls soutenir cette belle association, vous serez là, Mesdames, pour ranimer leur zèle, relever leur courage, et leur faire encore accomplir de grandes choses." Nous n'entendons pas rapporter les propres paroles de l'éloquent prédicateur; nous pensons seulement ici en avoir saisi et exprimé le sens.

Après ce discours si religieux et si philanthropique, la messe se continua, et l'on put voir à l'élevation toutes les têtes s'incliner et toutes les bouches réciter une prière. Oh! cette prière a dû être entendue du ciel; car elle devait partir du cœur dont elle exprimait les sentiments et les vœux; d'ailleurs c'était pour la patrie que chacun priait, et Dieu sait si notre pays a besoin de la protection d'en haut!

Durant le service divin, il tomba une légère averse et au moment où la procession se remettait en marche en sortant de l'église, le soleil se mit à luire, et éclaira le cortège jusqu'à ce qu'il fût rendu à sa destination. La procession fit d'abord le tour de la Place d'Armes, et en passant devant les bannières de la société St. Patrice, et les différents corps de musique jouèrent l'air national des Irlandais; ils jouèrent de même les autres airs nationaux en passant successivement devant les bannières des différentes autres sociétés. Cette seconde partie de la marche de la procession fut encore plus brillante que la première; car on ne craignait plus les mauvais temps. Toutes les rues sur le passage de la procession étaient encombrées d'une foule de spectateurs, et les fenêtres de toutes les maisons étaient garnies d'un grand nombre de dames canadiennes, qui voulaient par leur présence montrer qu'elles ne sont pas indifférentes aux joies ou aux infortunes de la patrie. La procession parcourut toute la rue Notre-Dame jusqu'à la rue St. Denis, qu'elle descendit jusqu'à la rue du champ de mars, par où elle défila; puis débouchant sur la vaste place du champ de mars jusqu'à la rue St. Gabriel qu'elle descendit, elle prit la rue Craig jusqu'à la grande rue St. Laurent, qu'elle remonta pour se rendre à la rue Ste. Catherine, par où elle se rendit à la rue St. Denis, où elle se dispersa dans le plus grand ordre.

Cette journée a été une des plus belles que l'on ait eu depuis longtemps à Montréal. Tout le monde paraissait animé des meilleurs sentiments; la ville avait un air de fête qui faisait plaisir. La rue St. Paul, la rue du Tribunal St. Laurent et la rue Ste. Catherine étaient les mieux pavoisées et les mieux décorées. Outre cela, les différents corps qui formaient la procession étaient dans leurs plus beaux costumes;

les pompiers surtout étaient d'une tenue fort remarquable. Joignons à cela le son joyeux des instruments, le beau tempo qui a favorisé la cérémonie et les bruyants éclats du bourdon, qui parlait du haut de sa tour; on peut dire que tout était on ne peut mieux. Aussi, la société St. Jean-Baptiste et les différentes autres sociétés formant partie du cortège, doivent-elles s'en féliciter et en même temps en remercier M. Duvernay et Coursol à qui ce beau résultat est certainement dû en grande partie.

NOUVELLES D'EUROPE.

A l'heure où nous mettons sous presse, le télégraphe annonce l'arrivée du Britannia qui se rend à New-York. Un steamboat de Boston a été à sa rencontre pour prendre les journaux, et c'est pourquoi les nouvelles nous arrivent par cette dernière voie. Les seuls items transmis par le télégraphe jusqu'à présent ne roulent que sur les affaires commerciales; l'apparence des récoltes est belle, et la farine et les grains ont éprouvé une baisse. Minerve d'hier soir.

SECOND RAPPORT.

Beaucoup de confusion en France (dissent les Anglais), quoique les affaires en général soient tranquilles. Le prince de Joinville a été arrêté à Paris. Le prince Louis Napoléon et M. Thiers sont élus à l'Assemblée nationale. On disait que Lamartine et Ledru Rollin allaient résigner, et que Thiers leur succéderait. On soupçonnait Lamartine d'être impliqué dans l'insurrection du 15 mai. Il a été passé un décret pour empêcher des rassemblements tumultueux à Paris. Les troupes ont été obligées de faire une charge à la bayonnette contre une grande assemblée à la cour St. Denis; il y a eu 10 tués et beaucoup d'arrestations. Le comité de la constitution s'est déclaré en faveur d'une république démocratique. Il devait se tenir un banquet de 100,000 couverts à Vincennes, ce qui était du malaise.

Rien d'important en Autriche. L'Empereur est toujours à Innsbruck, et refuse de revenir à Vienne. Il y a eu quelques troubles entre le peuple et les nobles, ceux-ci quittaient Vienne. Les banquiers et les hommes riches fuyaient. Les ambassadeurs étrangers avaient fait de même.

Charles Albert s'est emparé de Peschiera; il a battu 30,000 Autrichiens à Grito. Le peuple jouira d'une éducation libre, du droit de travail et de secours.

L'Espagne exige des Anglais à Cadix des cautions pour bonne conduite. On fait de nombreuses arrestations à Madrid.

Le choléra sévit en Russie; il y a eu 155 cas dans une seule semaine à Moscou.

Le Pape reconquiert sa popularité.

L'Irlande est dans une grande excitation. Les associations pour le rappel, et la confédération Irlandaise se sont réunies sous le titre de Ligue Irlandaise. Elles vont tenter les moyens pacifiques pour obtenir le rappel. Les meubles, etc., de Mitchell se sont vendus à des prix exorbitants; on les regarde comme des reliques. On n'a pas fait de nouveaux efforts pour mettre en jugement Meagher et O'Brien. La confédération a fait sortir un manifeste aussi fort que tous les écrits de Mitchell. Il n'y a pas apparence d'une révolte immédiate. Les Chartistes sont des troubles en Angleterre; trois d'entre eux ont été arrêtés et examinés.

Il paraît bien certain que le col. De Salaberry vient d'être nommé député adjutant général pour le Bas-Canada, en place du Dr. Latérière qui résigne. M. Latérière, à ce que dit la rumeur, aurait voulu continuer à siéger en Parlement, mais le gouvernement lui aurait fait entendre que ces deux situations sont incompatibles aux termes de la loi. Ce qui aurait engagé M. Latérière à résigner la place à laquelle il venait d'être nommé.

Nos lecteurs apprendront avec plaisir que le successeur de M. De Salaberry, comme colonel de Montréal conjointement avec M. Jones, doit être Ch. J. Coursol, etc., avant de cette ville. Cette nomination, qui, comme la précédente, n'est pourtant pas officiellement annoncée, rencontre l'approbation et des réformistes et des Tories. Tous s'accordent à reconnaître que M. Coursol était une des personnes des plus en état de remplir cette charge. Pour notre part, nous ne pouvons que joindre notre voix à celle de nos confrères, et approuver avec eux ce choix de la part du ministère. M. Coursol en effet est un jeune homme d'une grande activité et d'énergie, et nous sommes certains qu'il s'acquittera de son emploi avec honneur et impartialité. Aussi le félicitons-nous cordialement sur sa nomination.

Nous reproduisons de la Minerve, avec le plus grand plaisir l'article suivant au sujet de l'intolérance du Morning Courier de Montréal, le digne confrère du Witness. Cet article n'a pas besoin de commentaires de notre part, il parle assez par lui-même:

LA GROSSE CLOCHE ET LE COURIER.

Un correspondant du Morning Courier met à contribution une longue colonne de cette feuille pour critiquer et tourner en ridicule la cérémonie de la bénédiction de la grosse cloche qui a eu lieu dimanche dernier. L'auteur semble tout étonné "qu'au 19e siècle, en plein jour," on se permette de faire une pareille cérémonie. Nous sommes plus étonné "qu'au 19e siècle" un individu, sous le voile de l'anonyme ose, dans un pays dont la majorité est catholique, critiquer une cérémonie religieuse, lorsque les traités nous en garantissent le libre exercice. Il y a là liberté et fanatisme. Nous défions l'auteur de l'écrire en question et l'éditeur du Courier qui l'a accueilli avec complaisance, de trouver dans nos journaux une seule attaque contre la religion protestante ou contre toutes les autres sectes. A notre tour, nous pouvons demander, si c'est bien au 19e siècle qu'on doit se permettre d'attaquer ou de critiquer son voisin, parce qu'il pense autrement que soi en matière de religion? Il n'appartient qu'au Courier et à ses partisans d'aborder un sujet aussi délicat. D'ailleurs, il nous semble que les consciences scrupuleuses ne se mêleraient pas de censurer une cérémonie religieuse sans la comprendre, sans en connaître la nature. L'auteur de la correspondance en question est sans doute de la classe de ces vieillards malfaisants, les lords, qui viennent de s'opposer à l'émancipation des juifs. Est-ce bien au 19e siècle qu'on devait s'attendre à un pareil acte de fanatisme? Et en Angleterre surtout?...

L'écrivain du Courier aurait dû compléter sa critique en ajoutant que notre grosse cloche, puisqu'il en a parlé, qui a été expédiée de Londres, où elle a été coulée et qui nous a été vendue comme étant du poids de 29,400 livres, ne pèse que 24,785 livres, suivant la vérification qui en a été faite hier avant de la monter. Il s'en suit donc un petit déficit de